

LA BIFURCATION

Qu'est-ce qui peut bien motiver un être humain à quitter un confort acquis de naissance, un avenir professionnel gagné à coup de diplômes et un cocon de gens qui pensent comme lui, pour tout recommencer dans un lieu inconnu ?

Cette question m'a longtemps poussé à dévorer des biographies et à poser des tas de questions aux personnages hors du commun rencontrés lors de mes voyages, qu'ils vivent seul au fin fond du désert australien, dans un monastère en Thaïlande, dans les bidonvilles de Bombay ou en pleine cacophonie dakaroise. Aucune réponse univoque ne se dégage. Certains parleront de hasard, ou de nécessité, d'autres de destin. Pour les uns, le changement passe par une crise profonde, une maladie, pour d'autres par un indémodable rêve de gosse. Ou les deux.

Par contre, ce qui émerge unanimement, dans ces trajectoires étonnantes, c'est un irréprensible élan de vie, comme une force mystérieuse qui extirpe le nez du quotidien et le fourre dans les étoiles. « Regarde, maintenant, regarde ! Il y a autre chose à voir. Il y a autre chose à vivre. » Alors, ils voient. Ils voient cette autre chose qui sommeille en eux, comme une constellation qui se dessine sur le plafond de leur âme. Et ils se mettent à peindre, à marcher, à aider, à construire, à naviguer, à méditer, à chercher.

Quel que soit le résultat atteint, ce moment de bifurcation me fascine. Cet élan vital-là, je le trouve particulièrement inspirant. La suite, on la découvre, chemin faisant.

Cela fait plus de trois ans que je suis arrivée sur le terrain de Salérans pour y chercher une existence simple et joyeuse dans la nature, qui me ressemblerait davantage. Mon élan était un élan de fuite. Je savais ce que je voulais laisser derrière moi : l'artificialité de la ville, la surconsommation et le matérialisme sans complexe, le rythme effréné perçu comme une fatalité, l'injonction au crédit hypothécaire, l'obsession pour la sécurité à tous les niveaux, la complication systématique. Le manque d'audace, de créativité et de joie de vivre. Alors certains diront que j'ai fui lâchement. D'autres, que je me suis déplacée courageusement vers moi-même. Les deux auront raison. Peu m'importe. C'était une nécessité. Je suis partie.

Je savais ce que je voulais laisser derrière moi, mais je n'avais pas idée de ce que j'allais trouver devant. Avec le recul, je n'avais vraiment aucune idée de cet inconnu dans lequel je plongeais. Le Sud de la France, ça ne pouvait pas être bien différent de la Belgique. Les mêmes ancêtres gaulois, la même langue de Molière. Juste moins de pluie, pour pouvoir vivre hors des murs. De lointaines rumeurs d'écovillages m'étaient parvenues, oui, pourquoi pas. Et la montagne bien sûr, que je croyais connaître un peu, qui m'exaltait depuis l'enfance. Voilà ce à quoi je m'attendais. Heureusement que l'inconnu s'approche toujours de nous à visage masqué : si on le voyait directement faire ses grimaces, notre élan pourrait bien être coupé...

Aujourd'hui, au sortir de cette expérience radicale de simplicité volontaire, l'écriture me taraude, me grignote les nerfs, me creuse pour que je puisse ensuite me remplir. Je le

sais, elle ne me laissera pas en paix tant que je n'aurai pas fait résonner ma petite voix dans la grande caverne du monde. Pour ce livre bien plus que pour les précédents, je lutte avec moi-même, avec mes complexes d'infériorité, avec ma peur de moraliser, avec mes doutes et mon perfectionnisme gluant. Comme le dit joliment une amie, pour écrire sur la cabane et la simplicité volontaire, je dois « traire les pierres », et le goût du lait ne me plaît pas toujours.

Parce que les pages qui suivent me tiennent à cœur, je les voudrais resplendissantes, sages et inspirantes, comme un poème de Christian Bobin ou un discours du dalaï-lama. Ce sera juste moi. Énervée parfois, illuminée, ridicule, enjouée, émerveillée, désespérée. Ma petite voix, dans la grande caverne du monde. Je l'accepte petit à petit. La simplicité volontaire passe aussi par là : relâcher la tension inutile du *toujours plus, toujours mieux*, même quand il s'agit de sagesse ou de beauté. Surtout quand il s'agit de sagesse ou de beauté.

C'est donc de là que mon stylo part, de ce point exact où le tracé quitte la zone de confort et l'itinéraire maîtrisé pour bifurquer vers les bosquets. Attrapez-moi au passage, on va se la construire, cette cabane dans la montagne. Mais ne soyez pas dupes : en réalité, c'est elle qui nous construira...